

Dalles funéraires à la Basilique abbatiale de Saint-Maurice

Epitaphes - Personnages - Armoiries

Les visiteurs qui pénètrent dans la Basilique abbatiale de Saint-Maurice y rencontrent quelques monuments funéraires, mais, le plus souvent, ils ignorent ce que furent les personnes dont les restes reposent au-dessous de ces monuments. Oubliés aujourd'hui, ce furent pourtant de leur vivant, des personnages fort actifs dans des domaines divers : politique, militaire, diplomatique, littéraire.

Un livre récent, consacré aux « Cités des Morts » en Europe, rappelle que les cimetières et les tombes, « ces archipels du silence », sont aussi des « réserves du passé » qui peuvent nous apprendre bien des choses : s'arrêter devant ces monuments, splendides ou modestes, taillés dans le marbre ou peints d'une couleur banale, « c'est prendre contact avec l'histoire ». En scrutant les tombes, on peut « lire des noms connus ou moins connus », et en évoquant la vie de ces défunts, on y retrouve les agitations de tous les temps, les désaccords ou les conflits, les honneurs, la maladie et la mort. C'est pourquoi l'auteur de cet ouvrage invite les voyageurs qui visitent une ville étrangère, à ne pas se contenter de parcourir les rues principales, mais à se rendre aussi dans les cimetières ¹...

Pour leur part, les trois dalles de la Basilique abbatiale de Saint-Maurice auxquelles est consacrée cette étude, présentent un multiple intérêt pour autant qu'on en déchiffre les inscriptions et qu'on en reconnaisse les armoiries ; par là, on peut retracer la biographie, parfois mouvementée, des personnages que recouvrent ces monuments. Si l'un d'eux était venu du Haut-Valais, deux autres vinrent de France, et il n'est pas sans intérêt de retrouver, à travers eux, les témoignages des relations changeantes qui résultaient du voisinage de nos pays. La Suisse, aimait à dire Gonzague de Reynold, n'est pas une planète perdue dans l'univers, mais un pays entouré d'autres pays avec lesquels elle se trouve en relation.

¹ Paolo Vicenti : *Les Cimetières*, dans *Osservatore Romano*, édition française, 29 novembre 1977, sur le livre de Michael Ruetz : *Nekropolis : europäische Totenstädte, ihre Anlage und Architektur, ihre Bewohner*.

En étudiant ces dalles funéraires de la Basilique abbatiale de Saint-Maurice, nous déchiffrerons les épitaphes qui les identifient et les blasons qui les décorent ; nous rappellerons la vie des personnages qui y sont ensevelis ² et les liens qu'ils eurent avec notre pays. Nous aurons aussi, chemin faisant, l'occasion de rectifier et de préciser certains détails.

I. Petermann Stockalper de la Tour

Petermann Stockalper de la Tour fut enseveli, en 1688, dans la nef latérale de la Basilique abbatiale, côté Ville ; lors de travaux de rénovation de l'église au siècle dernier, la tombe fut cachée sous un plancher destiné à supporter une rangée de bancs, mais, au cours de la restauration de 1943-1949, elle fut retrouvée, ce qui permit de transporter la dalle funéraire en la dressant contre la tour, au fond de la nef latérale opposée, car c'est un monument intéressant qui méritait d'être remis en valeur. Lorsque la tombe avait été cachée, au XIX^e siècle, la famille en avait retiré la plaque de bronze portant les armes, au milieu de la dalle, et lorsque celle-ci fut installée dans sa présentation actuelle, la famille rendit ce panneau héraldique afin de compléter la restauration du monument ³.

² Lors de la restauration de l'Abbatiale, entre 1943 et 1949, ces monuments durent être déplacés pour des raisons techniques ou architecturales ; ce fut l'occasion de les mettre en honneur et, par souci de vérité des épitaphes et de respect des personnes, les restes des défunts furent aussi transférés et déposés au-dessous des monuments respectifs : rares ossements retrouvés pour Petermann Stockalper, cercueils entiers pour le marquis de La Tour du Pin et pour le comte Riant.

Outre ces trois dalles auxquelles se limite la présente étude, l'Abbatiale actuelle abrite d'autres monuments funéraires que nous rappelons ici simplement pour mémoire :

a) arcosolium peint d'époque mérovingienne (cf. Louis Blondel : *Le caveau funéraire du cimetière d'Agaune et la basilique du XI^e siècle*, dans *Vallesia*, t. VI, 1951, pp. 1-11) ;

b) épitaphe de Vultcherius, évêque de Sion, X^e/XI^e siècle ? (cf. Christoph Jörg : *Die Inschriften des Kantons Wallis bis 1300*, dans *Corpus Inscriptionum Medii Aevi Helvetiae*, I, Fribourg, 1977, pp. 115-118) ;

c) chapelle de la famille de Quartéry, 1625 (cf. *Saint-Maurice d'Agaune*, divers articles sur la Basilique restaurée, N^o spécial des *Echos de Saint-Maurice*, 1951, pp. 52-55) ;

d) caveau des Abbés : Mgr Etienne II Bagnoud (1803-1888), Mgr Joseph IV Paccolat (1823-1909), Mgr Joseph V Abbet (1847-1914), Mgr Joseph VI Mariétan (1874-1943) ;

e) dalle funéraire de Mgr Bernard Burquier (1871-1943) (cf. *Echos de Saint-Maurice*, 1944, pp. 19-20) ;

f) caveau sous le chœur, où reposent les restes des membres de l'Abbaye décédés de 1949 à 1970.

³ Anne de Stockalper (1890-1977), fille de Georges de Stockalper (1860-1898) et de Marie-Thérèse de Quartéry (1864-1941), épousa Maurice Delacoste (1889-1967), avocat et notaire, qui fut député, président du Grand Conseil, président de la Bourgeoisie et de la ville de Monthey. C'est par l'intermédiaire du chanoine Paul Fleury (1881-1963), prieur et vicaire général de l'Abbaye de Saint-Maurice, ami de leur famille, que Monsieur et Madame Delacoste-de Stockalper ont aimablement rendu ce panneau de bronze qui a repris ainsi sa place dans le monument.

La dalle mesure 167 cm de hauteur, 89 de largeur et 19 d'épaisseur. Au centre est encastré le panneau armorié de 61,5 cm × 65. L'épithaphe, disposée en bordure, présente le texte suivant :

*Praenob : et stre : / Dns Petr. Stokalper ⁴ de Tvrre Ban : / et sepe ⁵
Iudex : / Lav : De : Brig : Gvb : S : M : Agavn.*

soit :

*Praenobilis et strenuus Dominus Petermannus Stokalper de Turre,
Banderetus et sepe Iudex Laudabilis Deseni Brigensis, Gubernator
Sancti Mauritiï Agaunensis,*

donc :

*Très noble et énergique ⁶ Seigneur Petermann Stokalper de la Tour,
Banneret et souvent Juge du Louable ⁷ Dizain de Brigue, Gouverneur
de Saint-Maurice d'Agaune.*

Au-dessus et au-dessous de la plaque de bronze, on lit la date de décès : *Obijt in Dno / vige sept / 1688*, soit : *Obiit in Domino vigesima [die] septembris 1688.*

Petermann Stockalper de la Tour était le fils de Gaspard Jodoc (1609-1691), qu'on appelait le *Baron* ou le *Roi de Brigue*, et qui demeure le *Grand Stockalper* ⁸ : c'est lui qui construisit le fameux palais de Brigue, manifestation de sa puissance économique et politique. De sa première femme, Anna Maria Brunner ou Zum Brunnen ⁹, il n'eut qu'une fille ; resté veuf, il épousa en secondes noces, le 20 mai 1638 ¹⁰, Cécile de Riedmatten, qui lui donna six garçons et sept filles. Petermann fut le seul qui

⁴ On remarquera la graphie : *Stokalper*, sans la lettre *c* habituelle (*Stockalper*).

⁵ Les deux dernières lettres de *sepe* sont dégradées et leur lecture demeure conjecturale. On peut comparer la formule avec les mots « *saepius castellanus* » qu'on relève dans l'épithaphe que Gaspard Jodoc Stockalper consacra à son frère Antoine en 1647, Cf. Peter Arnold : *Kaspar Jodoc Stockalper vom Thurm*, 2^e édit., 1972, t. I, p. 44, note 38.

⁶ Adjectif protocolaire de l'époque, fréquemment employé pour les gouverneurs, et correspondant à *Puissant*. Cf. Arnold, *op. cit.*, t. I, p. 51, note 50, acte de 1659 : ... *Nobilis et Strenuus*... pour Gaspard Maurice (frère de Petermann), étudiant à Fribourg (Suisse).

⁷ Les *Dizains* et les *Communes* portent généralement la qualification de *Louables*, comme les *Louables Cantons*.

⁸ Cf. Jules-Bernard Bertrand : *Gaspard Stockalper de la Tour, un grand seigneur valaisan*, dans *Annales valaisannes*, 2^e série, septembre 1930, pp. 1-48 ; Peter Arnold : *Kaspar Jodok Stockalper vom Thurm*, 2 volumes, 2^e édit., Mörel et Brigue, 1972 ; Eugène de Courten, dans *Almanach généalogique suisse* (= AGS), t. VI, 1936, pp. 684-695 ; Dionys Imesch, dans *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* (= DHBS), t. VI, pp. 366-367 ; *Armorial valaisan*, 1946, pp. 251-252 ; *Nouvel Armorial valaisan*, 1974, pp. 236-237 ; *Armorial de la Bourgeoisie de Sion*, 1976-1977, t. II.

⁹ Mariée au début de novembre 1635 et décédée le 28 mars 1638. Arnold, t. I, pp. 35-37.

¹⁰ Les dates données par Bertrand, p. 4, et par Eugène de Courten, p. 692, pour les deux mariages de Gaspard Jodoc : 1630 et 1632, sont à corriger. Pour le second mariage, cf. Arnold, t. I, pp. 37-39.

continua la « dynastie » et c'est de lui et de son épouse Anne Marie Ganioz, d'une famille distinguée de Martigny, que descendent les branches qui ont fleuri jusqu'à ce jour. Jules Bernard Bertrand remarque que « ce Petermann fut hissé tôt aux honneurs : à 18 ans déjà il était banneret de Brigue », puis grand châtelain (soit juge) de 1674 à 1676, en 1678 et en 1684. Quand la prospérité de son père excita la colère des « Patriotes » et contraignit le Grand Stockalper à s'exiler dans l'Ossola, où il avait fui le 11 octobre 1679 pour n'en revenir que le 19 décembre 1685, c'est Petermann qui avait préparé, avec son beau-frère Joder soit Théodore Kalbermatten, par leurs tractations avec les « Patriotes », le retour du fugitif ¹¹.

La disgrâce du « Roi de Brigue » n'avait été que passagère et, dit le chanoine historien Anne Joseph de Rivaz, elle « n'eut aucune maligne influence sur le sort de sa postérité » ¹². Petermann fut élu par la Diète valaisanne de décembre 1687 pour représenter le Dizain de Brigue (dont c'était le tour de fournir ce magistrat) dans la charge de gouverneur de Saint-Maurice ; il prit possession de cette charge en janvier 1688, mais ne put remplir son mandat que peu de temps, car le 20 septembre de la même année il décédait ¹³, vers 3 heures de l'après-midi, après sept semaines de maladie, et était enseveli dans l'Abbatiale de Saint-Maurice. Sa veuve, rapporte Bertrand, « épousa en secondes noces un Lombard, Gansi, établi à Milan ; redevenue veuve, elle entra en religion et mourut à 102 ans » ¹⁴ ; mais ces indications ne sont pas entièrement confirmées par Arnold ¹⁵ qui signale seulement le second mariage de Madame Stockalper-Ganioz, en 1694, avec Carlo Ganzi, docteur en droit, podesta de Domodossola, établi ensuite à Milan ; devenue veuve une seconde fois, en 1705, Madame Ganzi mourut à Milan, nonagénaire, en 1738.

Quant à la charge de gouverneur de Saint-Maurice, rendue vacante par la mort de Petermann Stockalper, elle fut repourvue dès le 25 septembre 1688 en la personne de Georg Christoph Mannhaft ¹⁶, qui la remplit jusqu'en 1690. Celui-ci était le beau-frère de Petermann, ayant épousé sa sœur, Maria Barbara Stockalper, en 1677 ¹⁷.

Selon Dionys Imesch ¹⁸, Petermann Stockalper était chevalier romain ¹⁹.

¹¹ Bertrand, pp. 5, 39, 43 ; Arnold, t. II, pp. 276-284.

¹² Cité par Bertrand, p. 43.

¹³ Arnold, t. II, pp. 291-292. L'AGS, p. 692, date par erreur la mort de Petermann de 1685 ; le DHBS, p. 366, indique de même Petermann comme gouverneur de Saint-Maurice en 1685 et mort la même année. Ces dates sont à corriger.

¹⁴ Bertrand, p. 4, note 13.

¹⁵ Arnold, t. II, pp. 292-294.

¹⁶ Jean-Marc Biner : *Etat des gouverneurs du Bas-Valais (1488-1798)*, dans *Vallesia*, t. XVIII, 1963, pp. 187 et 205 ; Arnold, t. II, p. 292.

¹⁷ Arnold, t. I, pp. 64-66. Cf. *Armorial valaisan*, 1946, p. 159.

¹⁸ DHBS, p. 366 ; Arnold, t. II, p. 288 : « Ritter Petermann vom Thurm ».

¹⁹ Le portrait de Petermann Stockalper et de son épouse figurent dans la galerie des portraits du château de Brigue et ont été reproduits par Arnold, t. I, illustrations 9 et 10.

Gaspard Jodoc, le père de Petermann, n'avait pas été seulement un habile homme d'affaires, un bâtisseur et un politique, il avait reçu la consécration de sa puissance par plusieurs titres. Jérôme Farnèse, nonce du pape Urbain VIII, au cours d'un voyage à Sion, le 17 août 1642, avait fait Gaspard Jodoc chevalier de l'Eperon d'or²⁰ ; l'empereur Ferdinand III²¹, par diplôme daté d'Augsbourg, le 27 mai 1653, le fit entrer dans la noblesse d'Empire, en complétant son nom en *de la Tour*²² ; enfin Charles-Emmanuel II, duc de Savoie et roi titulaire de Chypre, lui conféra le 3 avril 1672 le titre de baron en lui donnant le choix entre plusieurs seigneuries, et Stockalper porta son choix sur la baronnie de Duingt, près d'Annecy²³.

Quant aux armes, la faveur impériale avait « augmenté » les anciennes armoiries de la famille en lui concédant un splendide blason : *d'azur à 3 couronnes d'or posées 1 et 2, chapé ployé d'or à dextre et de gueules à sénestre, le premier pan chargé d'une aigle de sable, contournée, lampassée de gueules et couronnée d'or, le second pan chargé de trois troncs écotés d'or sur 3 monts de sinople*. L'écu est timbré de 3 casques à grille, chacun surmonté d'une couronne, celui du milieu de face, avec, pour cimier, une tour crénelée de gueules²⁴, les deux autres se regardant par courtoisie, avec, pour cimier, à dextre, l'aigle des armes, couronnée, et à sénestre, 2 écots d'or croisés en sautoir et liés par un ruban de gueules ; enfin, l'écu est accompagné de lambrequins d'or et de sable à dextre, d'or et de gueules à sénestre²⁵.

²⁰ Le DHBS, p. 366, date cette dignité du 4 juillet, et Arnold, t. II, pp. 35-36, du 17 juillet. Ce fut, en fait, le 17 août, comme Farnèse le note dans un acte du 19. Cf. Gnevkow (voir note 25), p. 15, et AGS, p. 690. La Chronique de Gaspard Bérody, de Saint-Maurice, relate que le nonce Farnèse promut à la Milice dorée, par privilège pontifical, avec Stockalper, François de Preux (*Probi*), capitaine au service de France, Nicolas Gasner et Jacques Kalbermatter.

²¹ Le DHBS le nomme Ferdinand II, sans doute par erreur typographique.

²² Arnold, t. II, pp. 94-97 : *de Turre, vom Thuren, vom Thurm*. Cette appellation rappellerait une ancienne tour qui s'élevait sur l'emplacement où fut construite plus tard la halle de gymnastique du collège de Brigue. Cf. Gnevkow, pp. 11, 13-14.

²³ Arnold, t. II, pp. 159-163. Selon le DHBS et l'AGS, pp. 688 et 690, le titre de baron de Duingt a été accordé à Stockalper par diplôme de Charles-Emmanuel II daté de Moncalieri (près de Turin), le 18 novembre 1673. Stockalper prit possession réelle de sa baronnie et en restaura le château. Ses descendants vendirent cette seigneurie au début du XVIII^e siècle (AGS, p. 691).

²⁴ La couleur rouge d'un édifice évoque généralement des constructions italiennes en brique, ce qui pourrait faire supposer que la « tour » des Stockalper serait à rechercher en Italie ; mais s'il est vrai qu'il s'agit en réalité d'une ancienne tour à Brigue (voir note 22), la couleur rouge, couleur du feu, pourrait rappeler le nom de cette tour : *Höllenturm* (Arnold, t. II, p. 95), soit la « Tour de l'enfer »...

²⁵ Rudolf Gnevkow genannt Blume : *Das Adelsdiplom für Kaspar Jodok I von Stockalper, 1653*, dans *Archives héraldiques suisses*, 1954, pp. 6-18, avec reproduction en couleur des armes peintes sur le diplôme. — Le même jour que Stockalper, 27 mai 1653, l'empereur Ferdinand III anoblissait aussi Johann Rudolf Wettstein (1594-1666), bourgmestre de Bâle, et Sebastian Peregrin Zwyer (1597-1661), capitaine du pays d'Uri.

L'écu ne comporte pas la tour, qui figure seulement comme cimier central ou principal. Les *tronsc écotés* sont les armes primitives de la famille Stockalper et font allusion au patronyme tiré lui-même d'un lieu-dit : la *Stockalpe*, dans le vallon de Ganter, où la famille fut primitivement établie ; quant à l'*aigle*, sa signification demeure incertaine : on a cru y voir un signe de la faveur impériale²⁶, mais cette interprétation ne paraît pas fondée si l'on considère que l'aigle figure déjà dans une variante des armes Stockalper un siècle auparavant, variante qui présente une écartelure avec l'aigle couronnée aux I et IV, et les 3 tronsc écotés sur 3 monts aux II et III²⁷. Ainsi, aigle et écots sont repris des armes antérieures à 1653, mais dans une disposition différente. Par contre, les 3 *couronnes* de l'écu sont une concession nouvelle de l'empereur Ferdinand III : elles évoquent les Rois Mages, patrons de l'ancienne chapelle du château comme de la nouvelle qui sera consacrée un peu plus tard, en 1656²⁸.

Dans nos régions, le culte des Rois Mages se développa d'abord à Milan où l'église Saint-Eustorge abritait, dit-on, leurs reliques, avant même le X^e siècle, ce qui lui valait parfois d'être appelée : *Basilica Regum*. En 1164, l'archevêque de Cologne Rainald de Dassel transféra ces reliques dans la ville rhénane et fit faire pour elles un reliquaire célèbre qui est encore aujourd'hui un joyau de la cathédrale de Cologne. Cette translation suscita un nouvel essor de la dévotion aux Trois Rois, dont le rôle était solennisé par des processions et des chants appropriés en la fête de l'Épiphanie, notamment à Sion, Genève, Limoges, Besançon, Fribourg²⁹. L'évêque de Sion Henri Asperlin fonda un autel en leur honneur à Valère en 1457 ; on mentionne aussi un autel des Trois Rois dans l'église d'Ernen en 1467³⁰. D'autres autels leur furent encore dédiés plus tard, comme à l'église Saint-Sigismond dans la ville de Saint-Maurice³¹.

Les Mages devinrent tout naturellement des modèles et des protecteurs pour les voyageurs, spécialement pour les pèlerins, et, par suite, les

²⁶ *Armorial valaisan*, 1946, p. 251 : *Reichsadler*.

²⁷ Gnevkow, p. 11. Cf. Arnold, t. I, pp. 210/211, portraits de Pierre Stockalper, grand bailli 1546-1547 et 1553 ; Crispin, capitaine au service de France 1580 ; Pierre, châtelain du Dizain de Brigue, 1610 : ces trois portraits portent les armes écartelées ; le 4^e portrait, du Grand Stockalper, porte les armes concédées en 1653. On remarquera aussi, dans le premier de ces portraits, un seul casque, avec l'aigle pour cimier, et dans les 2^e et 3^e portraits, deux casques, surmontés l'un de l'aigle, l'autre de 2 écots croisés en sautoir et liés. — Ces armes écartelées n'ont pas été signalées dans les armoriaux valaisans parus jusqu'ici.

²⁸ Gnevkow, p. 11. Gaspard Jodoc donnera aussi le nom des Rois Mages aux trois tours de son château : la plus grande, dédiée à Gaspard, son patron personnel, les deux autres à Melchior et Balthazar. Le château lui-même est parfois désigné sous l'appellation : *Haus der heiligen drei Könige* ; déjà au XVI^e siècle, la partie construite par le grand bailli Pierre Stockalper est appelée : *domus trium Regum*.

²⁹ François Huot : *L'Ordinaire de Sion*, Fribourg, 1973, pp. 255-257 (*Spicilegium friburgense*, t. 18).

³⁰ Eugen Gruber : *Die Stiftungsheiligen der Diözese Sitten im Mittelalter*, Fribourg, 1932, pp. 197-198.

³¹ Jean-Emile Tamini et Pierre Délèze : *Nouvel essai de Vallesia christiana*, Saint-Maurice, 1940, pp. 171-172.

aubergistes placèrent souvent leurs auberges sous l'enseigne des Trois Rois représentés par l'Etoile ou par des couronnes. Selon Blavignac ³², une auberge des Trois Rois aurait déjà existé à Bâle en 1027.

La ville de Cologne porte dans ses armes les trois couronnes des Rois Mages ³³ ; celles-ci figurent aussi, surmontées d'une étoile, dans les armes de Lima, la capitale du Pérou, fondée par François Pizarre le 6 janvier 1535, en la fête de l'Epiphanie et appelée dès lors : la « ville des Rois », *Ciudad de los Reyes* ³⁴. Les trois couronnes et l'étoile figurent aussi dans le blason de la famille Mages, de Bex ³⁵.

Ainsi, les couronnes concédées par Ferdinand III à Gaspard Jodoc Stockalper s'enracinent dans une ancienne et large tradition, et, dans le blason de 1653, elles constituent l'élément central et donc principal : elles sont même l'élément essentiel de la concession impériale.

Les armes ainsi « augmentées » par la grâce de l'Empereur ont un aspect imposant qui faisait dire à Sébastien Zwyer, correspondant de Gaspard Jodoc Stockalper, que ce sont plutôt des armes de prince que de chevalier ³⁶. Ce caractère princier sera encore renforcé par l'adjonction d'autres éléments qui ne figuraient pas dans le diplôme de 1653 : ainsi l'écu sera entouré d'un collier dont le pendentif est l'aigle bicéphale, surmontée d'une couronne et tenant dans ses serres l'épée et le sceptre ; c'est donc l'aigle impériale, et sans doute ce collier symbolise-t-il la qualité de chevalier de l'Empire. En outre, l'écu est tenu par deux griffons, qui brandissent chacun une bannière : à dextre, une bannière d'or à l'aigle de sable, et à sénestre, une bannière (de gueules ?) à une tour crénelée d'argent ³⁷. Enfin, sur un socle en dessous des armes, la devise : *Nil solidum nisi solum* ³⁸. Ces armes sont dessinées au bas d'un portrait du Grand Stockalper

³² John Daniel Blavignac : *Histoire des Enseignes d'hôtelleries, d'auberges et de cabarets*, Genève, 1879, pp. 457-459.

³³ Otfried Neubecker et Roger Harmignies : *Le grand livre de l'héraldique*, Bruxelles, 1977, p. 174.

³⁴ Neubecker et Harmignies, *op. cit.*, pp. 248-249 ; *Der grosse Brockhaus*, t. VII, Wiesbaden, 1955, p. 248.

³⁵ Donald Lindsay Galbreath : *Armorial vaudois*, t. II, 1936, p. 407 et pl. XXXVII.

³⁶ Gnevkow, pp. 10-11, 13.

³⁷ Sur les portraits antérieurs (voir note 27), les armes écartelées apparaissent déjà avec les griffons tenant chacun une bannière : celle de dextre avec l'aigle, celle de sénestre avec les 3 écots des armes.

³⁸ On traduit généralement cette devise ainsi : *Rien n'est solide si ce n'est le sol*, ce qui s'expliquerait par le très grand nombre de biens acquis par le Grand Stockalper, échelonnés de Milan à Lyon, mais on ne pourrait voir là une profession de foi matérialiste, Gaspard Jodoc ayant donné maintes preuves de son esprit religieux. C'est peut-être pourquoi on a tenté aussi de découvrir un autre sens à sa devise, par laquelle le Grand Stockalper aurait exprimé sa solitude, ne se trouvant *jamais aussi solide que lorsqu'il se trouve seul...* Y aurait-il là quelque amertume ou quelque dédain altier ? On pourrait encore rapprocher cette devise de la célèbre inscription de Marguerite d'Autriche à Brou : *Fortune, infortune, fort une*, où la princesse, ballottée par le sort, exprime sa solitude, ou son égalité d'âme. Devant ces interprétations divergentes, la devise de Stockalper garde son mystère...

avec la légende circulaire : *Ill. Dns Caspar, Stokalper de Turre S. R. Imperii Eques, Baro Dvini etc. Reip. Vallesianae Balliv. etc.*³⁹.

Ces grandes armes, si chargées d'histoire, sont aussi très exactement celles qui figurent sur le panneau de bronze qui décore la dalle de Petermann, le fils de Gaspard Jodoc Stockalper, à la Basilique abbatiale de Saint-Maurice. On peut, d'ailleurs, penser que cette dalle funéraire fut commandée par Gaspard Jodoc pour ce fils qu'il avait en particulière affection et qu'il eut la douleur de perdre en 1688 : avec lui disparaissait le dernier survivant de ses fils, et il le suivra bientôt lui-même dans la mort, en 1691.

II. Marquis Frédéric Séraphin de La Tour du Pin

La dalle funéraire du marquis de La Tour du Pin, en fonte, haute de 198 cm et large de 73, est intéressante à plus d'un titre. Du point de vue artistique, Alexandre Cingria qui l'admirait un jour et à qui l'on demandait sous quelle rubrique il faudrait la classer, répondit qu'on pourrait la placer sous la qualification de « gothique romantique », mais il ajoutait aussitôt que cette expression ne devait avoir aucun relent péjoratif car cette dalle est un très beau monument, digne d'être conservé avec soin. Si, dans l'art funéraire, « le néo-gothique et le romantisme se confondent souvent dans l'expression de la souffrance et de la foi »⁴⁰, la dalle qui nous occupe ressemble à une fenêtre ogivale à double lancette. Au centre les armes se présentent dans un écu penché, avec encoche, surmonté d'un heaume fermé. Les armes *traditionnelles*⁴¹ de la Maison de La Tour du Pin sont : *écartelé, aux I et IV d'azur à la tour crénelée d'argent, maçonnée de sable, au chef cousu de gueules chargé de 3 casques d'or de profil ; aux II et III d'or au dauphin d'azur, crêté, barbé, loré et peautré de gueules*⁴². Notre monument n'indique pas les couleurs ni le maçonage de la tour, et l'encoche de l'écu à dextre ne laisse de place au I qu'à 2 casques, mais les 3 casques apparaissent normalement au IV. En ce qui concerne les couleurs, on doit relever que E. de Sereville et F. de Saint-Simon, dans

On a encore joué sur le mot *solus*, tantôt pour exalter Stockalper qui seul est parvenu à une telle hauteur (Arnold, t. I, pp. 63, 104), tantôt pour évoquer sa solitude dans la disgrâce et l'exil (Bertrand, p. 36), ce qui vérifierait une fois de plus les vers d'Ovide (*Tristes*, I, 9, 5) : *Donec eris felix, multos numerabis amicos : tempora si fuerint nubila, solus eris...*

³⁹ Gravure reproduite par Bertrand et par Arnold, t. II. On remarquera ici aussi l'orthographe *Stokalper*. La légende qui entoure l'effigie mentionne uniquement le titre de chevalier du Saint Empire Romain (germanique), ce qui incite à voir dans le collier un insigne de cette dignité.

⁴⁰ Jeanine Baron : *Les monuments funéraires reflets d'une société*, dans *La Croix*, Paris, 29/30 octobre 1977.

⁴¹ Les armes *primitives* de cette famille furent d'abord : *de gueules à une tour d'argent sénestrée d'un avant-mur du même, le tout maçonné de sable*.

⁴² Cf. *Grand Armorial de France*, commencé par Henri Jouglu de Morenas, t. VI, par Raoul de Warren, Paris, 1949, p. 333.

leur *Dictionnaire de la Noblesse française*⁴³, décrivant les armes de cette famille, indiquent aux I et IV le champ de gueules... avec un chef cousu de gueules ; d'autre part, les Lettres patentes par lesquelles Napoléon accordait à Frédéric Séraphin de La Tour du Pin le titre de baron, donnent aux quartiers I et IV le champ entier de gueules, avec la tour surmontée des 3 casques, simplement, sans ligne de partition pour le chef. Sur le monument funéraire de Saint-Maurice, qui est précisément celui de Frédéric Séraphin, cette ligne de partition est visible, particulièrement dans le 1^{er} quartier ; on peut donc en conclure que nous avons bien ici les armes traditionnelles de cette Maison.

La Maison de La Tour du Pin est l'une des plus illustres familles de France : elle remonte sa filiation au début du XII^e siècle et doit son nom à la ville de La Tour du Pin (Département actuel de l'Isère) où elle possédait droit de seigneurie ; de plus, malgré les controverses qui se sont élevées à ce sujet, il paraît difficile de récuser la parenté de cette Maison avec la dernière dynastie des Dauphins de Viennois⁴⁴.

Tandis que la *tour* des quartiers I et IV rappelle La Tour du Pin⁴⁵, le *dauphin* des II et III évoque les anciens princes du Viennois⁴⁶. Le dauphin est un emblème héraldique bien connu, surtout du fait que, après 1349, il eut l'honneur de figurer en écartelure avec les lis de la Maison de France, dans les armes de l'héritier de la couronne⁴⁷. Quant à la tour, elle se retrouve encore au sommet du remplage qui décore l'orbevoie de la dalle funéraire de Saint-Maurice.

⁴³ Paris, s. d. (vers 1975), p. 614.

⁴⁴ Le Viennois eut plusieurs dynasties ; la dernière, celle de La Tour du Pin, régna de 1282 à 1349. Humbert III, le dernier seigneur de cette branche, vendit sa principauté au roi de France Philippe VI par le traité de Romans du 30 mars 1349. Désormais, le Dauphiné sera l'apanage du prince héritier.

⁴⁵ La ville de La Tour du Pin, chef-lieu d'un arrondissement dans le département actuel de l'Isère, porte des armes parlantes : *parti au I d'azur à la tour crénelée d'argent, au II d'argent au pin arraché de sinople*. Cf. Robert Louis : *Armoiries des Villes de France*, Paris, 1949.

⁴⁶ Sur les liens de parenté entre les Dauphins du Viennois, les Dauphins d'Auvergne et les comtes de Forez, et sur leurs rapports héraldiques, voir D. L. Galbreath et Léon Jéquier : *Manuel du Blason*, Lausanne, 1977, pp. 243-246.

⁴⁷ L'Abbaye de Saint-Maurice conserve une curieuse malle couverte d'une peau de truie ; la face antérieure est ornée d'un grand décor de métal doré et l'on remarque, en son milieu, trois fleurs de lis encadrées de deux dauphins et surmontées d'une couronne sommée de quatre arcs. L'origine de cette malle n'est pas connue ; vu son caractère français, on a pensé qu'elle pourrait avoir été laissée par l'un des évêques de France qui trouvèrent refuge à Saint-Maurice pendant la Révolution, soit Mgr Marie Joseph de Galard de Terraube (1736-1804), évêque du Puy depuis 1774, qui séjourna à l'Abbaye valaisanne du 24 septembre 1792 au 23 janvier 1798 (cf. Alexis Abbet : *Les prêtres français émigrés à Saint-Maurice en Valais pendant la grande Révolution*, dans *Mélanges d'histoire et d'archéologie* publiés par la Société helvétique de Saint-Maurice, t. I, 1897, chap. VII ; P. Tavernier : *Le diocèse du Puy pendant la Révolution*, Le Puy-en-Velay, 1938) ; il pourrait aussi s'agir de Mgr Gabriel Melchior de Messey (+ 1806), évêque de Valence depuis 1788, que l'on rencontre à l'Abbaye de Saint-Maurice en mars 1796 (Abbet, pp. 15 et 20). Mais les fleurs de lis, les dauphins, la couronne pourraient, semble-t-il, se rapporter au dau-

Ce monument n'est pas moins intéressant du point de vue historique que sous son aspect artistique. Une inscription en caractères gothiques, coupée de nombreuses abréviations, est répartie dans les espaces laissés libres par les armoiries, ce qui rend la lecture du texte assez difficile. Voici cette épitaphe :

Hic Jacet / F. S. M. Turris / Pini n. Lut / vi Ja. Mdc / clviii o. Lo / san xxvi / fe. M / dcccxxx vii / Nep. H. a. Lie / dekerke hc trtulit et / montm po Mdccciil / Dom. salva animam.

En résolvant les abréviations, on obtient le texte suivant :

Hic jacet F[redericus] S[eraphinus] M[archio] Turris Pini n[at]us Lut[etiae] VI ja[nuarii] MDCCLVIII [qui] o[biit] Losan[nae] XXVI fe[b]ruarii MDCCCXXXVII. Nep[os] H[adelinus] a Liedekerke h[u]c tr[ans]tulit et mon[umen]t[u]m po[s]uit MDCCCIII. Dom[ine] salva animam [ejus].

Ce qui se traduit ainsi :

Ci-gît Frédéric Séraphin Marquis de La Tour du Pin, né à Paris le 6 janvier 1759, décédé à Lausanne le 26 février 1837. Son petit-fils Hadelin de Liedekerke l'a transféré ici et a élevé ce monument en 1848. Seigneur, sauve son âme.

La Maison de La Tour du Pin s'est divisée en de nombreuses branches. C'est à celle des La Tour du Pin de Gouvernet, issue elle-même de la branche de Vinay, qu'appartient Jean Frédéric de La Tour du Pin (1727-1794), comte de Paulin, né à Grenoble, qui, après avoir été ministre de la Guerre du 4 août au 9 novembre 1790, avait émigré en Angleterre en 1792, puis était revenu en France où il fut appelé à témoigner au procès de Marie-Antoinette en 1793 et périt lui-même sur l'échafaud le 20 avril 1794. Il fut le père de Frédérique Séraphin dont nous étudions le monument funéraire. Né le 6 janvier 1759⁴⁸ à Paris, celui-ci eut une vie fort mouvementée. Après être parti très jeune pour soutenir avec La Fayette la cause des « Insurgents » d'Amérique, il revint en France, aida le marquis de Bouillé à réprimer les désordres de Nancy en 1790, devint colonel du Régiment Royal Comtois et Royal Vaisseaux, puis chef d'Etat-major des Gardes nationales sous La Fayette, enfin ministre plénipotentiaire à La Haye jusqu'au 10 août 1792, et repartit alors aux Etats-Unis. L'Empire le ramène en France, et Napoléon le nomme préfet du Département de la Dyle (Bruxelles), puis de celui de la Somme (Amiens). A la Restauration, il fait partie de la délégation française au congrès de Vienne, en 1815, puis est promu ambassadeur de France aux Pays-Bas d'abord, ensuite à Turin.

phin, l'énigmatique Louis XVII..., car rien, sur cette malle, ne rappelle les armes des familles de Galard de Terraube ou de Messey.

Nous avons aussi eu l'occasion, vers 1950, de remarquer au château de Chouilly (Satigny, GE) la face d'une malle semblable conservée par la famille de Marignac.

⁴⁸ Le *Nouveau Larousse Illustré*, publié sous la direction de Claude Augé, t. V, p. 596, s.d., le dit né en 1758, mais le *Larousse du XX^e siècle*, publié sous la direction de Paul Augé, t. IV, 1938, p. 359, rectifie bien en indiquant 1759, date conforme à l'épitaphe.

Napoléon avait fait de Frédéric Séraphin, par Lettres patentes de mai 1808, un baron de l'Empire ⁴⁹ ; Louis XVIII le créa ensuite pair de France (17 août 1815), puis marquis par ordonnance royale et Lettres patentes (31 août 1817). Sur sa dalle funéraire, à Saint-Maurice, seul figure le titre de marquis : *M (= Marchio) Turris Pini*, avec les armes traditionnelles, sans référence au titre et aux modifications héraldiques de l'Empire.

Lors de la Révolution de juillet 1830 qui renversa Charles X, La Tour du Pin resta fidèle aux Bourbons et mit fin à ses fonctions diplomatiques, mais ne renonça pas à ses activités... La duchesse de Berry, belle-fille de Charles X, après avoir suivi celui-ci en exil, en 1830, était revenue en France en 1832, pour susciter en Provence, puis en Vendée, un soulèvement contre Louis-Philippe, mais son équipée aboutit à un échec et la princesse fut arrêtée (libérée en 1833, elle se retirera à Palerme et finalement en Autriche). Frédéric Séraphin de La Tour du Pin et son fils Frédéric Claude Aymar soutinrent la duchesse de Berry dans sa rébellion, ce qui leur valut aussi d'être emprisonnés. Après sa libération, Frédéric Séraphin prit définitivement le chemin de l'exil, avec sa famille, et se retira à Lausanne. C'est là qu'il mourut le 26 février 1837, dans la villa Sainte-Luce ⁵⁰ en Mornex.

Il avait épousé, le 15 mai 1787, Henriette Lucy ou Lucie Dillon, fille du comte Arthur Dillon, d'origine irlandaise, général français, qui se couvrit de gloire à Savannah, dans la guerre d'indépendance des États-Unis, puis à Valmy, contre les Prussiens, en 1792, mais qui, malgré cela, parut suspect aux révolutionnaires, fut arrêté et guillotiné le 14 avril 1794, de sorte que Frédéric Séraphin et sa femme eurent l'un et l'autre leur père mis à mort par la Révolution. Ils eurent six enfants parmi lesquels Marie Charlotte Alix, née en 1796 au château de Bouilh (Hautes-Pyrénées), qui épousa en 1813 à Bruxelles le comte Florent Auguste de Liedekerke Beaufort, dont le père, Hilarion de Liedekerke (1762-1841) connaissait fort bien Frédéric Séraphin de La Tour du Pin depuis les événements de Nancy.

⁴⁹ A. Révérend : *Armorial du 1^{er} Empire*, t. III, Paris, 1896, pp. 55-56. Aimable communication de M. Gr. Ghika, directeur des Archives cantonales du Valais, à Sion. Le diplôme de 1808 modifiait les armes traditionnelles qui devenaient : *écartelé : aux I et IV de gueules à la tour crénelée d'or, ouverte et ajourée de sable, surmontée de 3 casques de profil du même ; aux II et III d'or au dauphin paumé d'azur*, armes auxquelles le diplôme ajoutait le *franc-quartier brochant des barons préfets : de gueules à la muraille crénelée d'argent, maçonnée de sable et surmontée d'une branche de chêne d'argent posée en fasces*.

⁵⁰ Révérend, *loc. cit.*, écrit : « Luceville ». M. Olivier Dessemontet, directeur des Archives cantonales vaudoises, à Lausanne, a bien voulu nous signaler qu'il s'agit de l'ancienne « villa Sainte-Luce » (on peut voir une vue de cette maison dans Louis Polla : *Lausanne 1860-1910*, Lausanne, 1874, p. 43) ; cette villa avait sans doute été nommée Sainte-Luce ou Lucie en hommage à Madame Henriette Lucie de La Tour du Pin. L'acte de décès de Frédéric Séraphin de La Tour du Pin le 26 février 1837 précise qu'il avait alors « 78 ans, 1 mois et 20 jours », ce qui correspond bien avec sa naissance le 6 janvier 1759. Quant à son épouse, elle mourra à Paris, le 1^{er} avril 1853 ; elle est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Journal d'une femme de 50 ans* (E. de Sereville et F. de Saint-Simon : *Dictionnaire de la Noblesse française*, Paris, 1975, p. 373).

Quant à Florent Auguste (1789-1855), il avait été secrétaire du cabinet de Frédéric Séraphin de La Tour du Pin à Bruxelles en 1809 ; on le retrouve en 1817 comme ministre des Pays-Bas près la Confédération helvétique jusqu'en 1828, puis, après 1830, ambassadeur de Belgique simultanément à Turin et à Rome, et c'est dans la Ville Eternelle qu'il meurt en 1855.

Alors qu'il représentait les Pays-Bas en Suisse, il résidait au manoir du Faublanc (Pully), où sa femme décéda le 1^{er} septembre 1822⁵¹. Leur fils Hadelin de Liedekerke Beaufort (1816-1890) fut député de Dinant en Belgique de 1847 à sa mort ; sans doute avait-il conservé des relations privilégiées en Suisse (comme aussi à Rome où, en 1868, l'empereur d'Autriche François-Joseph le chargea de tractations avec le Saint-Siège) et c'est lui qui, en 1848, s'occupa du transfert à Saint-Maurice des cendres de son grand-père maternel le marquis Frédéric Séraphin de La Tour du Pin⁵².

Il n'est pas inutile de rappeler ici brièvement le souvenir de deux autres personnages de la même dynastie, mais d'une autre branche, qui eurent aussi des rapports avec la Suisse. César de La Tour du Pin, de la branche des marquis de La Charce et barons de Malerargues en Languedoc, fut colonel d'un régiment suisse au service du roi de Pologne, puis, ayant quitté la France pour cause de religion, s'établit à Lausanne dont il fut reçu bourgeois à titre gracieux en 1705 ; il ne laissa qu'une fille qui épousa Samuel de Charrière, seigneur de Mex (district de Cossonay). Le rameau des barons de Malerargues s'éteignit lui-même en France en 1810⁵³.

A la branche des La Charce appartient aussi Charles Humbert René de La Tour du Pin, comte de Chambly, marquis de La Charce, né à Arrancy-sur-Crusne, près de Verdun (Meuse)⁵⁴, le 1^{er} avril 1834. Après avoir servi la France en Algérie, en Italie et durant la guerre de 1870, il quitta l'armée en 1880 et se voua dès lors à l'étude de la sociologie. Il participa

⁵¹ Révérend, *op. cit.*, t. III, p. 56, indique la mort de Madame de Liedekerke en 1882 ; il s'agit sans doute d'une faute typographique pour 1822. Cette dernière date est parfaitement attestée par le Registre des décès de la paroisse de Pully, selon une bienveillante communication de M. Dessemontet. Sur la maison et le domaine de Faublanc, cf. *Dictionnaire historique du canton de Vaud*, par Eugène Mottaz, t. I, Lausanne, 1914, p. 721.

⁵² Outre les sources indiquées, nous devons de très nombreuses informations à l'obligeance de M. le comte Gérard de Liedekerke et de son beau-frère M. le comte Philippe Cornet d'Elzius, à Bruxelles ; ce dernier a utilisé, déclare-t-il, une étude du comte Christian de Liedekerke Beaufort, à Paris, sur son aïeul : *Le comte Hilarion de Liedekerke et sa famille*, étude imprimée vers 1970 « en nombre très limité d'exemplaires ».

⁵³ *Grand Armorial de France*, t. VI, p. 333 ; D. L. Galbreath : *Armorial vaudois*, t. II, p. 381.

⁵⁴ Le *Larousse du XX^e siècle*. t. IV, 1931, p. 359, écrit par erreur : *Avrancy*. Alberto Canaletti Gaudenti, conseiller d'Etat, à Rome, qui consacre une intéressante étude à René de La Tour du Pin dans *Enciclopedia cattolica*, t. VII, 1951, col. 950-951, pensait qu'il s'agissait d'Arrancy dans le Département de l'Aisne, mais le *Grand Larousse encyclopédique*, t. VI, 1962, p. 627, précise que René de La Tour du Pin est né à Arrancy-sur-Crusne, dans le Département de la Meuse.

activement à l'*Union de Fribourg* dans laquelle Mgr Mermillod⁵⁵ rassembla dès 1884 les sociologues catholiques de plusieurs pays et dont les travaux préparèrent la célèbre encyclique de Léon XIII du 15 mai 1891, dite *Rerum novarum*, sur la question ouvrière⁵⁶. Par ailleurs, René de La Tour du Pin éprouva une vive peine de l'attitude de Léon XIII lorsque celui-ci recommanda aux catholiques français le « Ralliement » à la République en 1890-1892. Retiré à Lausanne, c'est là que René de La Tour du Pin mourut, dans sa 91^e année, le 4 décembre 1924⁵⁷.

Peut-être convient-il de rappeler encore la famille féodale de La Tour qui joua un grand rôle en Valais du XII^e au XIV^e siècle, et dont l'origine a été discutée, les uns la rattachant à la Maison dauphinoise, d'autres la regardant comme indépendante de celle-ci. A leur tour, les Zur Lauben de Zoug ont prétendu descendre des La Tour du Valais, ainsi que les Delaloye ou Zur Lauben du Valais, et ces divers rapprochements ont eu des conséquences sur les armes de ces familles où l'on retrouve toujours la tour⁵⁸.

III. Comte Paul Riant

Le monument funéraire du comte Riant, en marbre blanc, a une hauteur de 160 cm et une largeur de 78. Jouant avec des arcatures en plein cintre empruntées au style roman, il a été dessiné par le chanoine Guillaume de Courten (1851-1913), de l'Abbaye de Saint-Maurice, professeur de dessin au Collège abbatial, en collaboration avec son ami Cléofée Casanova (1859-1945), sculpteur d'origine tessinoise établi à Monthey, dont le ciseau très apprécié a produit des œuvres nombreuses dans tout le Bas-Valais, et qui a réalisé le monument qui nous retient⁵⁹.

⁵⁵ Dès le début de son pontificat (1878-1903), Léon XIII porta son attention sur Mgr Mermillod (1824-1892) : en 1881, il le charge d'une mission dans les royaumes scandinaves ; en 1882, il le nomme conseiller pour les Affaires ecclésiastiques extraordinaires ; en 1883, Léon XIII dénoue le problème épiscopal de Genève en nommant Mgr Mermillod évêque de Lausanne et Genève en résidence à Fribourg, puis, en 1890, le crée cardinal, et, finalement, l'appelle à Rome, en 1891, où le prélat meurt l'année suivante. Cf. Auguste de Montfalcon dans DHBS, t. IV, 1928, p. 724 ; Silvio Furlani, secrétaire à la Bibliothèque de la Chambre des Députés, à Rome, dans *Enciclopedia cattolica*, t. VIII, Vatican, 1952, col. 731-732.

⁵⁶ Outre le cardinal Mermillod et l'*Union de Fribourg*, l'encyclique de Léon XIII fut aussi préparée par le cardinal Manning (1802-1892), archevêque de Westminster. — Sur la sociologie de René de La Tour du Pin, voir l'analyse critique d'Alberto Canaletti Gaudenti, *loc. cit.*

⁵⁷ Bienveillante communication de M. Eugène Rod, officier d'Etat civil, Lausanne.

⁵⁸ Cf. *Armorial valaisan*, 1946, pp. 76-77, 260-262, 266-267 ; Galbreath : *Armorial vaudois*, t. II, pp. 379-381 ; Albert Iten et Ernst Zumbach : *Wappenbuch des Kantons Zug*, 2^e édit., 1974, pp. 211-212.

⁵⁹ Aimable communication de M. Ulysse Casanova (fils de Cléofée), Saint-Maurice.

Une longue épitaphe résume la vie du défunt. En voici le texte original, en latin :

Paulvs · Edvardvs · Desiderivs · Comes · Riant / e · Gallica · Inscript · et · Litter · Academia / natvs · Lvtetiae · die · VIII · Avg · MDCCCXXXVI / vita · ꝑunctvs · a La Vorpilliere · prope · Agavnvm / die · XVII · Dec · MDCCCLXXXVIII / Exemplo · christianam · familiam · edocvit / bellis · sacris · calamvm · sacravit / Evcharistiam · adamavit · vivens · et · moriens.

Et · ego · resuscitabo · evm · in · novissimo · die / IOAN · VI^o

Traduction française :

Paul Edouard Didier Comte Riant, de l'Académie française des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Paris le 8 août 1836, décédé à La Vorpillière près [Saint-Maurice] d'Agaune le 17 décembre 1888. Il a élevé sa famille chrétienne par son exemple, a consacré sa plume aux Croisades, a aimé l'Eucharistie durant sa vie et à l'heure de sa mort. « Et moi, je le ressusciterai au dernier jour » (Jean, VI).

Paul Riant appartenait à une famille distinguée. L'un de ses frères, Léon, fut député à l'Assemblée Nationale de 1871 à 1876, où il représentait le Département de l'Allier, et devint ensuite directeur général des Postes. Un autre frère, Ferdinand (1827-1897), ingénieur civil, fut conseiller municipal du VIII^e arrondissement de Paris, de 1871 à 1878, puis, de 1879 à sa mort ; il fit partie du groupe de personnalités qui fonda l'Institut catholique de Paris, en 1876. L'une de leurs sœurs devint carmélite sous le nom de Sœur Anne Catherine.

Quant à Paul, né à Paris le 8 août ⁶⁰ 1836, après de brillantes études complétées par de grands voyages, il hésita quelque temps entre les sciences et les lettres, puis se décida pour la Faculté des lettres de Paris où il conquiert en 1864, à 28 ans, le grade de docteur en présentant une thèse sur les *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte au temps des Croisades* (publiée en 1865) et une étude sur le *Liber tetrastichus d'Aymar le Moine, patriarche de Jérusalem* ⁶¹. Ces travaux attirèrent très vite l'attention des médiévistes, en particulier des spécialistes des Croisades. C'est ainsi que Victor Leclerc, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, déclara qu'il serait heureux d'accueillir un jour le jeune savant dans cette docte assemblée. De son côté, le pape Pie IX lui conféra par Bref du 8 mars 1864 le titre de comte romain ⁶².

⁶⁰ Le marquis de Vogüé, dans son article sur *Le comte Riant*, dans la *Revue de l'Orient latin*, 1893, N^o 1, indique la naissance de Riant le 7 août ; l'épitaphe de celui-ci porte le 8 août.

⁶¹ Il s'agit d'Amerigo Monaco de' Corbizzi, de Florence, patriarche de Jérusalem, + 1202. Le *Liber tetrastichus* et les commentaires de Riant parurent en 1865 dans la Bibliothèque de l'École des chartes, puis à Lyon en 1866. Cf. Ulysse Chevalier : *Répertoire des sources historiques du Moyen Age*, nouvelle édit., New York, 1960, t. I, col. 2036.

⁶² Cf. Pierre Marie Dioudonnat : *Encyclopédie de la fausse noblesse et de la noblesse d'apparence*, Paris, 1976, pp. 13-14 et 293, considérant que seul le chef de

Riant avait trouvé sa voie. Durant plus de vingt ans, il va multiplier les voyages d'étude, créer un vaste réseau de correspondance scientifique, constituer une importante bibliothèque qui atteindra, à sa mort, près de 40 000 volumes. Le marquis de Vogüé, qui consacra une étude au comte Riant en 1893, écrit : « Une époque surtout l'attirait : celle des Croisades. La grande épopée chrétienne séduisait son imagination d'artiste, plaisait à sa foi religieuse et politique, excitait sa curiosité d'érudit ». Aussi bien Riant publiera-t-il au cours des années de nombreuses études qui, par la présentation de textes inédits et leur examen critique, renouvelleront l'approche de cette époque. En 1875, il fonde la *Société de l'Orient latin* ; enfin, le 17 décembre 1880, il est élu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour occuper le fauteuil laissé vacant par la mort de l'archéologue et numismate Louis de Saulcy (1807-1880) ⁶³.

Malheureusement, depuis la fin de l'année 1880, la santé du savant orientaliste s'altérait. C'est ainsi qu'il commença à se rendre en Ligurie pour y passer l'hiver, puis en Valais, pour l'été ; il séjourna d'abord à Choëx, puis s'établit à La Vorpillière ⁶⁴, au-dessus de Massongex. En 1882, il construisit là sa demeure, qu'un journaliste décrira plus tard ⁶⁵ comme tenant « le milieu entre le chalet et le château », avec des salles magnifiques et, à l'extérieur, des « galeries en bois sculpté le long desquelles courent des inscriptions pieuses ». C'est là que Riant se fixa définitivement, entouré de ses livres et d'œuvres d'art.

Le 17 décembre 1888, le comte Riant mourait en son château de La Vorpillière ; il était dans sa 53^e année, mais laissait une œuvre importante, dont l'Université Harvard, à Cambridge (Massachusetts), « la plus ancienne et l'une des plus réputées parmi les universités privées des États-Unis », a reconnu la valeur en acquérant la bibliothèque de Riant ⁶⁶. Toutefois, la famille Riant avait conservé la collection personnelle du savant orientaliste comprenant très exactement 50 volumes reliés rouge et or, dont le comte Riant avait magnifiquement habillé la série complète de ses

l'Etat peut accorder une qualité aux citoyens dudit Etat, regarde comme dénués de valeur nobiliaire les titres donnés à des citoyens français par des souverains étrangers ou par le pape, quel que soit le mérite qui a motivé ces distinctions. Dominique Labarre de Raillcourt ne partage pas cet avis et admet les titres pontificaux héréditaires ; cf. Eric Hamoir : *Qualité princière et dignités nobiliaires*, Bruxelles, 1973, p. 178 (il est vrai que la famille Labarre de Raillcourt devrait elle-même son titre à une bulle d'Urbain VIII de 1635 ; Dioudonnat, p. 201). Nous n'entendons pas entrer dans cette controverse...

⁶³ Louis Félicien Joseph Caignart de Saulcy a publié, entre autres, des études sur les monnaies des croisades (1847) et de la Terre Sainte (1873).

⁶⁴ Lieu-dit sur un petit plateau, où les renards devaient se terrer, d'où le toponyme dérivé de *vulpes*, en vieux-français *vulpil* : La Vuarpillère, La Vorpillère, La Vorpillière. Cf. Henri Jaccard : *Essai de toponymie de Suisse romande*, Lausanne, 1906, pp. 521 et 530 (*Mém. et Doc. publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, 2^e série, t. VII).

⁶⁵ *Nouvelliste valaisan*, 2 juin 1928.

⁶⁶ *Grand Larousse encyclopédique*, t. V, 1962, p. 795, et t. IX, 1964, p. 268. L'Université Harvard a été fondée au XVII^e siècle.

publications et sa correspondance scientifique. Cette très précieuse collection fit plus tard la joie de Robert Fazy (1872-1956), juge fédéral, qui se fit un honneur de l'acquérir et qui se délassait lui-même des affaires de droit dans l'étude des questions de culture asiatique. Cette collection Riant se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, dans le Fonds Robert Fazy ⁶⁷.

Sans doute, les Croisades qui furent au centre des travaux du comte Riant, suscitaient au siècle dernier un engouement presque mythique dont témoigne entre autres le décor héraldique du palais de Versailles rénové sous Louis-Philippe ; depuis lors, le phénomène des Croisades est apparu dans une réalité plus complexe, qui requiert distinctions et réserves. Il n'en demeure pas moins que, par ses travaux, le comte Riant a contribué à une connaissance renouvelée et approfondie de ces expéditions qui remuèrent toute l'Europe et le Proche-Orient.

Le marquis Léon d'Hervey de Saint-Denys (1823-1932), sinologue, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1878, y prononça, en sa qualité de président de ladite Académie, l'éloge funèbre du comte Riant le 28 décembre 1888. Quelques années plus tard, le marquis Charles Jean Melchior de Vogüé (1829-1916), qui avait lui-même dirigé des fouilles en Palestine et en Syrie en 1853-1855, et qui appartenait aussi, depuis 1868, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (il sera encore reçu à l'Académie française en 1901), publia en 1893, dans le premier fascicule de la *Revue de l'Orient latin* (il était alors président de la Société de l'Orient latin), une étude sur Riant avec une liste imposante de ses œuvres qui n'occupe pas moins d'une huitaine de pages.

Le comte Riant fut enseveli le 22 décembre à l'Abbatiale de Saint-Maurice, où le Chapitre unanime l'accueillit avec reconnaissance en considération de ses relations avec l'Abbaye. Sa dalle funéraire porte, entre deux colonnettes supportant des pinacles, l'építaphe surmontée du chrisme répété ; le texte laisse, en bas de la dalle, un espace vide qui était réservé, semble-t-il, à la comtesse Riant ⁶⁸. La croix s'élève au-dessus de la ligne faitière du monument, ornée d'une frise de six trèfles empruntés au semis qui remplit le champ des armes Riant.

Le décor héraldique est formé de deux écus inclinés l'un vers l'autre, surmontés d'une couronne comtale et soutenus d'un ruban qui porte la gracieuse devise : NOMEN OMEN ⁶⁹. Les armes Riant se définissent : *de gueules semé de trèfles d'or et chargé de 2 bars adossés du même*. Ces armes sont accompagnées de celles de la comtesse Riant, née Cornuau d'Offémont : *d'azur à 3 canettes* ⁷⁰ *d'argent posées 2 et 1*.

⁶⁷ Aimable communication de M. Régis de Courten, de la Bibliothèque nationale suisse, à Berne.

⁶⁸ Née Antoinette Henriette Cornuau d'Offémont (1844-1913), la comtesse Riant est décédée le 25 mai 1913 ; elle a été ensevelie à Massongex le 3 juin 1913.

⁶⁹ *Mon nom est mon présage*, ce que l'on pourrait encore exprimer par cette périphrase : *Riant* je me nomme et *riant* je veux être, c'est-à-dire souriant, aimable, accueillant.

⁷⁰ Il est souvent difficile de distinguer *merlettes* (petits oiseaux sans pattes apparentes) et *canettes* (avec pattes visibles) ; cf. D. L. Galbreath et L. Jéquier :

Les armes Riant ⁷¹ et d'Offémont étaient aussi sculptées sur une pierre à l'entrée du château de La Vorpillière et l'on ne peut que regretter la disparition de cette sculpture ⁷². Deux vitraux portaient également les armes Riant et d'Offémont dans le chœur de l'église de Choëx. Aujourd'hui, ces armes se retrouvent encore, outre le monument funéraire du comte Riant à la Basilique abbatiale de Saint-Maurice, sur un petit vitrail de l'église de Massongex et sur les fanons d'une mitre précieuse offerte par la comtesse Riant et ses enfants à l'Abbaye de Saint-Maurice en 1889. Les Riant se distinguèrent aussi par leurs libéralités en faveur des écoles de Massongex et pour des œuvres de bienfaisance ou d'intérêt social ⁷³.

Manuel du Blason, p. 142. L'*Armorial valaisan* de 1946, p. 208, indique des *canettes d'or* comme armes d'Offémont ; mais sur la mitre donnée en 1889 on trouve des *merlettes d'argent*. Sur le monument funéraire on reconnaît des *canettes* (sans couleur évidemment).

⁷¹ Les armes du comte Riant rappellent, avec changement d'émail, celles de la famille de *Riants* ou de *Riantz*, connue en Normandie et en Ile-de-France du XV^e au XVIII^e siècle, qui portait : *d'azur semé de trèfles d'or, à 2 bars adossés du même*. Cf. *Grand Armorial de France*, t. V, p. 467 ; *Armorial valaisan*, 1946, p. 208. Nous ignorons les liens éventuels entre cette famille et la famille du comte Paul Riant. Le *Grand Armorial de France* cite aussi une famille *Riant* en Bretagne, mais qui portait d'autres armes.

⁷² La famille Riant a conservé le château de La Vorpillière jusqu'en 1923 ; passé dès lors en plusieurs mains, le château a été détruit par un incendie en 1934. — Le domaine a été racheté par M. Fernand Cottier, de Genève, ancien conseiller national, qui a construit un nouveau manoir en 1959-1960 (aimable communication de M. Fernand Cottier).

⁷³ Cf. une série d'articles que nous avons consacrés au comte Riant pour le 50^e anniversaire de sa mort, dans *Échos de Saint-Maurice*, 1938, pp. 347-358 ; 1939, pp. 16-23, 60-70, 104-112.

* * *

Nous avons l'agréable devoir de remercier toutes les personnes qui ont bien voulu nous communiquer des documents iconographiques :

- M. le chanoine *Léo Müller* de l'Abbaye de Saint-Maurice : photographies des dalles funéraires du marquis de La Tour du Pin et du comte Riant ;
- M. *Jean-Marc Biner*, des Archives cantonales : photographies de la dalle de Petermann Stockalper et de son panneau héraldique ;
- M. l'abbé *Peter Arnold*, président de la Société d'histoire du Haut-Valais : cliché du portrait de Petermann Stockalper ;
- M. le comte *Christian de Liedekerke Beaufort*, Celles-sur-Lesse par Noisy (Belgique) : lithographie du marquis F.-S. de La Tour du Pin ;
- † M. *Ulysse Casanova*, Saint-Maurice : lithographie du comte P. Riant.



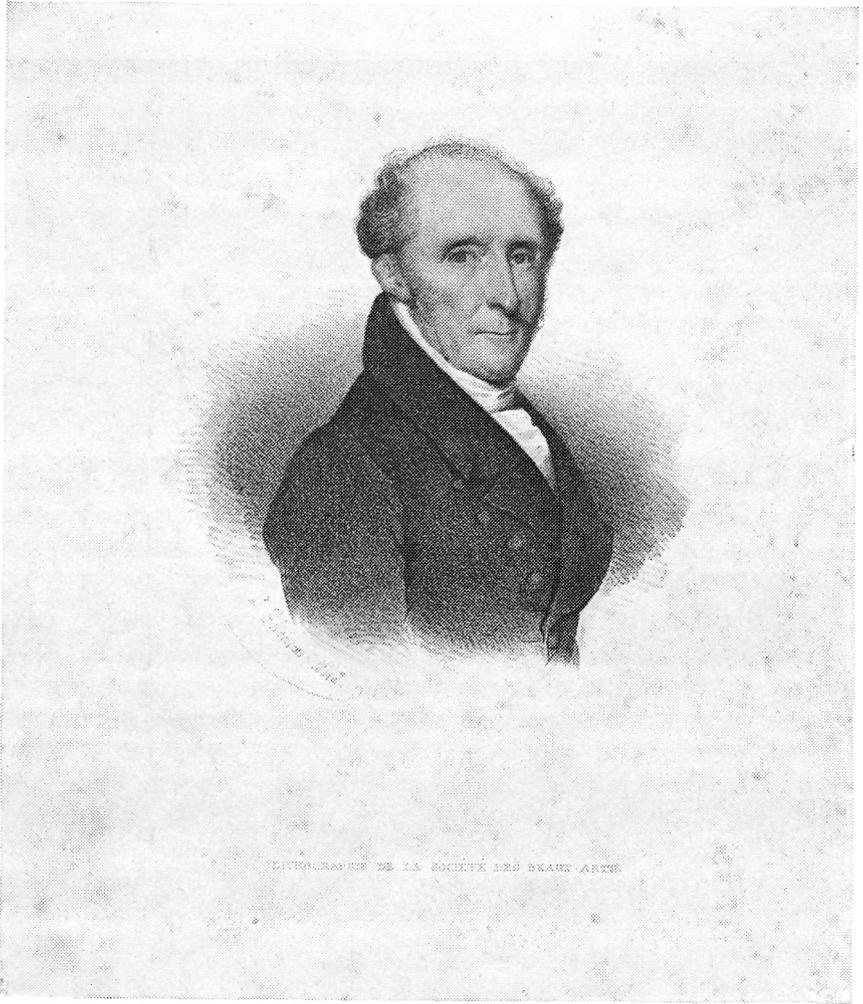
Petermann Stockalper de la Tour
Portrait au château de Brigue



Dalle funéraire de Petermann Stockalper



Panneau héraldique
sur la dalle de P. Stockalper



Frédéric Séraphin de La Tour du Pin
Lithographie

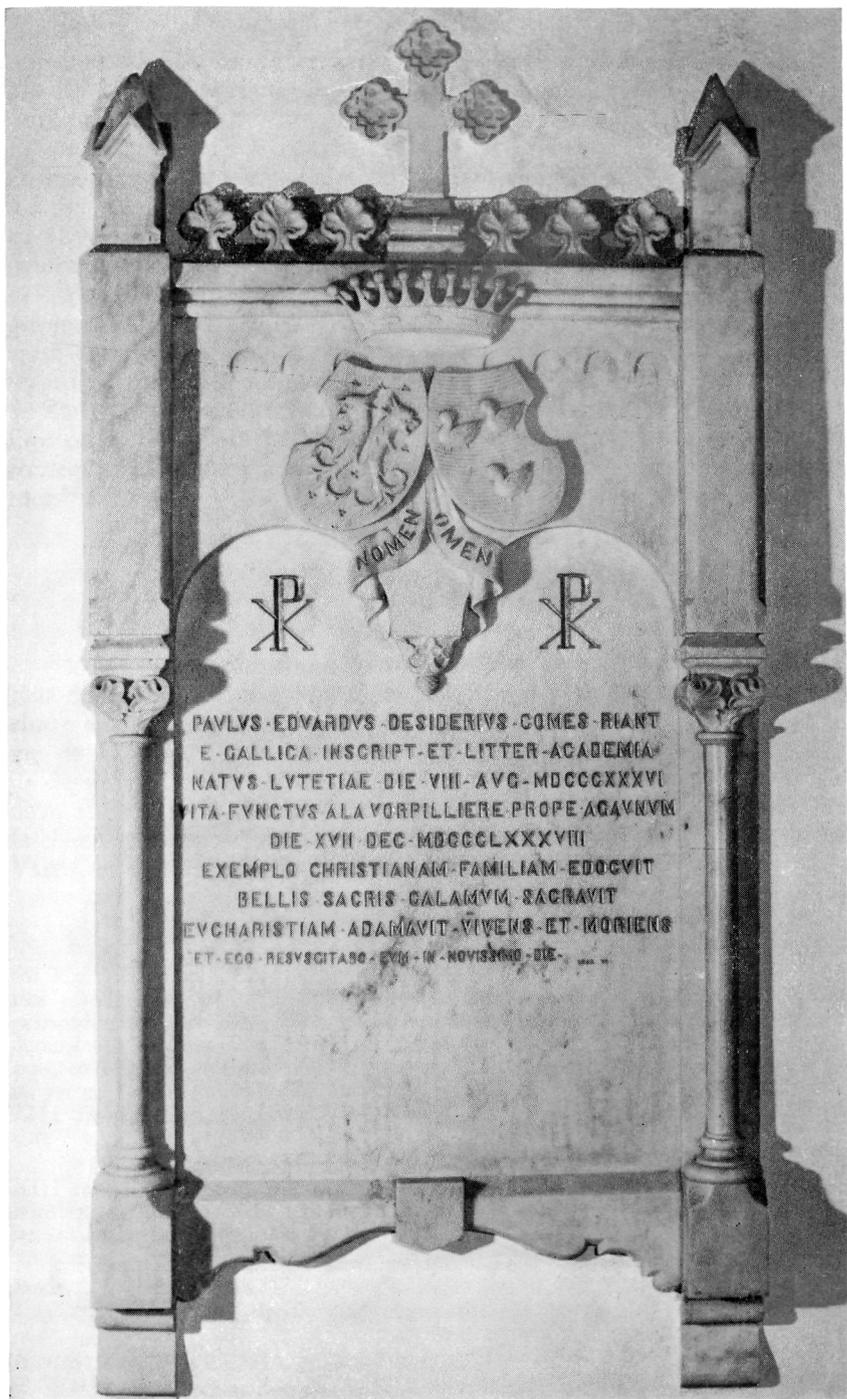


Dalle funéraire de
F. S. de La Tour du Pin



HÉLIOG. DUJARDIN

Le Comte Riant
Membre de l'Institut



PAVLVS · EDVARDVS · DESIDERIVS · COMES · RIANT
 E · GALLICA · INSCRIPT · ET · LITTER · ACADEMIA ·
 NATVS · LYTETIAE · DIE · VIII · AVG · MDCCCXXXVI
 VITA · FVNCTVS · ALA · VORPILLIERE · PROPE · AGAVNYM
 DIE · XVII · DEC · MDCCCLXXXVIII
 EXEMPLE · CHRISTIANAM · FAMILIAM · EDOCVIT
 BELLIS · SACRIS · CALAMVM · SACRAVIT
 EV · CHARITIAM · ADAMAVIT · VIVENS · ET · MORIENS
 ET · EGO · RESVS · CITASE · CVM · IN · NOVISSIMO · DIE · ...

Dalle funéraire de Paul Riant